

JOURNAL

DE

FRANCFORT

AVEC PRIVILÈGE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

DU LUNDI, 6 FEVRIER 1797.

De Philadelphie, le 7 Décembre.

Le ci-devant Duc de Chartres, qui, après la mort de Philippe soi-disant égalité, son père, auroit hérité sous la monarchie du titre de Duc d'Orléans, est arrivé ici de Hambourg en 27 jours de trajet: c'est une des traversées les plus promptes qu'on connoisse. Ses deux frères cadets, qui se sont embarqués à Marseille, après avoir été relâchés de leur longue détention, sont encore attendus. On ne sçait pas, si ces trois ci-devant princes françois prendront la qualité de citoyens de l'Amérique-Unie, ou si, voulant conserver, comme étrangers, leurs liaisons avec leur ancienne patrie, ils se conformeront à l'ordonnance que le ministre Adet a rendue en dernier lieu, pour que tous les citoyens françois, domiciliés en Amérique, eussent à porter désormais la cocarde tricolore. C'est un des derniers actes qu'il a faits, avant d'avoir suspendu ses fonctions publiques.

De l'Italie, le 27 Janvier.

Outre la lettre du cardinal Busca à Mgr. Albani, les gazettes de Milan en ont encore publié une autre, qu'elles assurent avoir été pareillement interceptée. Celle-ci est adressée par le Nonce du Pape à Florence au cardinal Busca; son contenu (s'il est authentique, comme il est permis d'en douter) offre quelques passages assez intéressans et qui méritent d'être connus. Les voici:

„On ne connoit pas avec certitude l'objet pour lequel M. le marquis de Manfredini a été appelé par le général Buonaparte; mais d'après quelques paroles, il paroît que l'on peut conjecturer avec quelque fondement, que l'entrevue avoit pour objet de demander de bonne grâce de l'argent à la Toscane, les pays par eux conquis étant entièrement épuisés d'argent, & ayant perdu toute espérance d'avoir des secours pécuniaires de Paris, parceque le Directoire a clairement protesté être hors d'état d'envoyer aucunes sommes

à l'armée d'Italie, qui ne peut subsister sans en tirer d'ailleurs. Ce matin, ledit marquis Manfredini est venu chez moi, & excité par l'attachement qu'il a pour le St. Siège, & par l'amitié qu'il daigne avoir pour moi, il m'a communiqué confidentiellement, quelques discours qu'il a eus avec le général Buonaparte relativement aux affaires de Rome. Il m'a donc assuré que Buonaparte, bien loin de coopérer au détriment de Rome, en désire la conservation, & qu'à cette fin il oblige le ministre françois Cacault à rester à Rome, quoique celui-ci lui écrive toutes les semaines qu'il veut absolument partir; qu'il voyoit l'impossibilité d'effectuer un accommodement avec Rome aux conditions proposées par les commissaires françois; mais que désormais on ne parleroit plus de religion; & il m'a même ajouté qu'il ne paroït pas éloigné de fixer pour la paix générale le terrain des légations occupées; mais qu'en attendant il devoit chercher à faire maintenir les articles stipulés par l'armistice auxquels Rome s'étoit obligée, & qu'il ne pouvoit retarder pour long-tems cette opération. Dans la suite de la conversation, M. le marquis m'a fait entendre que de l'ensemble des discours de Buonaparte, il résulroit qu'il étoit prêt à faire la paix avec Rome aux conditions de l'armistice, même en les adoucissant: M. le marquis Manfredini m'a confié tout cela, afin que vous en fassiez tel usage que vous jugerez à propos: je me crois obligé de le communiquer exactement à V. Eminence, supposant que de tels avis peuvent vous fournir des lumières dans les circonstances présentes.

De Vienne, le 29 Janvier.

Le Grand-Maître de l'ordre Teutonique a porté des plaintes au tribunal suprême de l'Empire contre le Roi de Prusse, au sujet de l'occupation à main armée qui a été faite de la commanderie d'Ellingen; ce qui prive l'ordre d'un revenu considérable.

Extrait des Nouvelles de Paris, des 27 & 28 Janvier.

Le général Wurmsler n'a point fait de sorties plus terribles contre les françois, que celles qu'on a faites à la tribune contre ceux qui s'affligent des incroyables succès remportés dernièrement en Italie. Si quelques personnes sont affligées de ces merveilleuses conquêtes, c'est que l'ex-

périence leur a démontré que, jusqu'à ce jour, la victoire n'a servi qu'à prolonger l'horrible fléau de la guerre; et si, au milieu des malheurs qui nous accablent, ils ont invoqué les revers, c'est qu'ils ont pensé que les cyprès étoient plus pacifiques que les lauriers. Lorsqu'on se réjouit de la victoire, c'est sans doute aussi parce qu'on désire la paix. Ceux qui se réjouissent, et ceux qui s'affligent, tendent donc au même but; la fin de la guerre est le triomphe de la patrie. Que nous importe que les autrichiens aient égorgé 10 mille françois, ou que les françois aient égorgé 10 mille autrichiens, si ce triomphe ou ce revers ne fait qu'arracher de nouvelles larmes à l'humanité, et si le sang qui couvre les champs de bataille doit toujours rejaillir sur nous. La guerre doit être jugée par ses résultats, et non par ses événements. Les généraux sont incontestablement les seuls ambassadeurs d'un peuple dont on méconnoît le gouvernement; mais quel sera notre espoir, si les conquêtes de Buonaparte sont aussi insignifiantes que les notes de Charles Lacroix, et si la retraite d'Alvinzi et de Wurmser nous prépare autant d'orages que le renvoi de Malmesbury? On célébroit dans le sénat de Carthage les victoires d'Annibal, et on demandoit des subsides de guerre. *Annibal est vainqueur, dit un sénateur carthaginois, et vous nous demandez toujours des hommes et des impôts; que demanderiez-vous autre chose, s'il eût été vaincu?* (Feuille du jourr.)

Le 21 Janvier, on donnoit au théâtre de Rouen la tragédie de *Nadir*; le public a fait répéter ce vers:

Que vous fit votre Roi, pour oser le proscrire?

L'*Ami des Loix* nous apprend aujourd'hui que M. Corfani, successeur de M. Carletti, a donné avant-hier un grand bal à tous les *Autrichiens* de Paris et que Madame Tallien n'y étoit pas.

Hier matin (dit le Rédacteur de la *Quotidienne*), M. Poncelet, un des propriétaires du *Courier Républicain*, a été enlevé dans la maison de campagne, par deux hommes qui se disoient les agens de la police. Il a été conduit au Luxembourg, dans le pavillon qu'occupe Barras: là, on l'a enfermé dans une chambre; on lui a servi du café dans une tasse d'argent; on lui a donné à dîner dans une vaisselle plate; à la tombée de la nuit, quinze personnages à moultaches sont arrivés, ont fait à M. Poncelet les menaces les plus effrayantes, lui ont arraché ses vêtemens, l'ont accablé de mille coups, l'ont suspendu les pieds en l'air. Il faut mourir, disoit un des assassins; un autre propoisoit de le descendre au caveau; un troisième vouloit l'enfermer dans un sac, et le jeter dans la rivière.

Ces horribles projets alloient s'exécuter, lorsqu'on a entendu quelqu'un marcher dans l'escalier voisin; les meurtriers ont pris la fuite. M. Poncelet, échappé de leurs mains sanglantes, s'est retiré, et il est rentré chez lui à huit heures du soir, couvert de sang et de blessures. Les assassins ont dit que ce seroit bientôt le tour de Gallais; ce sera sans doute aussi le nôtre.

Un fait horrible, qui vient de se passer au faubourg Saint-Honoré, fait naître les plus sinistres réflexions. Un homme, connu dans le quartier pour un terroriste furieux, entre chez un boucher, il y a deux jours, lui demande la viande à 4 sols la livre; celui-ci la lui refuse. Cet homme se saisit d'un couperet qui étoit devant lui et l'en frappe; la femme accourt pour le défendre, elle est frappée au ventre par ce furieux; un voisin, que leurs cris font survenir dans la boutique, et qui veut désarmer l'assassin, est également frappé par lui; enfin cet homme est arrêté. Ce matin, on l'a trouvé, dans sa prison, mort d'un poison qu'il avoit pris sur lui et qu'il avoit caché. Au moment où on le conduisoit en prison, il ne cessoit de se féliciter d'avoir immolé trois victimes.

Les domaines nationaux sont vendus au plus vil prix, partagés par des misérables, par des goujats, par des laquais de leurs anciens propriétaires.... En voici un exemple tiré des départemens de la Belgique: Les domaines de M. le duc d'Areberg, valant plus de 15 cent mille livres, adjugés et livrés pour cent cinquante mille. Le château de Morbec, avec 450 arpens de terre, dont le produit annuel étoit de 36 mille livres, vendu pour 12,000 livres une fois payées; de sorte que le capital est alloué pour le tiers du revenu d'une année. Le château de Tamise, valant au moins 50 mille écus, vendu 18,000 livres. L'hôtel du prince de Gavres, à Bruxelles, valant aussi 50 mille écus, vendu pour 100 florins, ou 200 livres. Un autre hôtel à Gand, dont les meubles d'un seul appartement avoient coûté plus de 50 mille écus, vendu avec les meubles pour 6 mille livres. La ferme de Sommay, appartenant aux religieux d'Hélistem, valant au moins 250 mille livres, vendue 13,400 livres.

— Dans la séance du conseil des 500 d'avant-hier, il y a eu une discussion assez intéressante sur les colonies. Nous en donnerons les détails.

Après quelques débats oiseux, Vaublanc obtient la parole pour une motion d'ordre. Je viens, dit-il, appeler l'attention du conseil sur

nos colonies, et sur les moyens d'agrandissement que dans leur état actuel, elles fournissent à l'Angleterre. Voyez cette puissance; ses flottes dominent les mers; elle est maîtresse dans les Antilles, et devant elle a disparu la marine de l'Europe; sans combats, sans verser le sang de ses guerriers, elle a doublé les forces et les richesses. En Angleterre aussi, le gouvernement a deux choses sans celle en vue; d'accroître la prospérité de ses colonies, et d'envahir celles qui appartiennent à la France. Ce système fut celui de Chatam; il est aussi celui de son fils, et nous n'en éprouvons que trop les funestes résultats. Bientôt nous n'aurons plus de colonies. Qu'est en effet devenue cette marine française qui en un an, a pris aux anglais 4 mille 200 bâtimens, évalués à plus de deux milliards? Que sont devenues ces flottes de 100 et de 200 voiles, qui dans la dernière guerre, apportoient sans cesse dans nos ports les riches productions de Saint-Domingue? Nous voulons arrêter l'ambition de l'Angleterre; le meilleur moyen pour y parvenir, est de lui opposer une marine redoutable; mais point de marine sans colonies. Tournons donc nos regards vers elle. C'est dans les colonies, plutôt que dans l'Irlande, que nous pourrions cueillir l'olivier de la paix. Nous voulons rétablir notre commerce et nos finances, et nous oublions que nos colonies recevoient, chaque année, 200 millions d'exportations, et qu'elles faisoient peucher, en notre faveur, la balance du commerce, de 70 millions. L'objet le plus important dont le corps législatif puisse s'occuper, c'est du rétablissement des colonies. La première chose qu'il faut connaître, c'est leur état actuel; vous avez eu des renseignemens sur Saint-Domingue, mais n'est-il pas étonnant qu'on ne vous ait rien dit de la Guadeloupe? il est tems de déchirer tous les voiles qui cachent la vérité; je demande que le rapport de la commission soit fait le 20 de ce mois, ou qu'à son défaut la discussion s'ouvre le lendemain. Depuis quatre ans on a rendu sur les colonies des décrets arrachés par les circonstances, et fruits de l'irréflexion; on a imprimé le recueil des débats qui ont eu lieu dans un comité, et l'on a revêtu de la magistrature suprême, l'homme que ces débats accufoient; mais aujourd'hui, le corps législatif écoutant les principes d'une saine politique, veut s'occuper véritablement de la restauration des colonies. Je demande donc que le rapport de la commission soit fait le 20 de ce mois, ou que sans plus l'attendre, la discussion s'ouvre le lendemain.

Appuyé, s'écrient plusieurs membres; aux voix

l'impression du discours. — *L'ordre du jour*, s'écrient d'autres membres. (*La suite à demain.*)

De Bruxelles, le 28 Janvier.

Le ministre de l'intérieur, Bénézech, est arrivé hier à une heure après-midi, et est descendu à l'hôtel d'Angleterre. Le soir il s'est rendu au spectacle; on y a chanté (dit une de nos fenilles) le *bonheur* des Belges devenus français, et celui d'avoir dans notre commune ce ministre. Les gens qui ne se croient heureux que quand ils le sont réellement, attendent avec une impatience mêlée de crainte le résultat de cette visite inattendue.

De Trèves, le 21 Janvier.

La marche des troupes françaises continue toujours: on en attend encore beaucoup ici; les dragons qui s'y trouvoient, sont partis pour Pont-à-Mousson; d'autres troupes qui sont déjà passées par notre ville se font rendre à Thionville et autres places françaises. On est occupé à imprimer ici une proclamation dans laquelle on exhorte les habitans à envisager les français comme des frères, et à partager avec eux leur nourriture et leurs provisions.

De Cologne, le 28 Janvier.

Avant-hier dans l'après-midi, nous vîmes arriver un courier venant directement de Paris, qui remit des dépêches au général en chef Beurnonville. Hier matin, ce général est parti d'ici. On présume qu'il se rend à Liège et de-là à Bruxelles, pour conférer avec le ministre de l'intérieur. Le général Moreau est attendu aujourd'hui.

Avant son départ, Beurnonville a pris congé de l'armée par une adresse où il s'exprime ainsi: „Braves camarades! Ma santé délabrée à la suite d'une captivité aussi longue que pénible, ne me permet plus de vous commander, & le directoire exécutif, jugeant nécessaire la réunion du commandement des deux armées de Sambre & Meuse & de Rhin & Moselle, vient de le conférer au général en chef Moreau, dont vous connaissez les talens & la réputation; je l'attends aujourd'hui, & je me dispose à retourner aux deux armées de gauche que je n'ai cessé de commander, & je serai votre voisin, votre ami, & toujours votre camarade & prêt à vous aider. Lorsque je pris le commandement provisoire de l'armée de Sambre & Meuse, mes braves camarades, je comptois sur des moyens de reprendre l'offensive, & je vous demandai patience & persévérance; je n'ai admiré en vous que de l'héroïsme en tout. Je vous promis en revanche mes soins, l'attachement le plus tendre & le plus constant; je crois avoir rempli ma promesse. Si je ne vous ai pas rendu plus heureux, c'est que je ne l'ai pu, & vous êtes convaincus que j'ai fait le possible. Des indiscrets ou des insensés nous accuseront peut-être d'avoir trop peu détruit d'ennemis; je leur répondrai que vous êtes restés inexpugnables sur votre ligne majeure, que vous avez conservé intacte; que vous avez débloqué Landau, balisé le Hundsrück, le Palatinat & le Bas-Rhin; que vous êtes restés maîtres de vos deux débouchés de Düsseldorf & de la tête du pont de Neuwied; que vous occupez encore une partie de la rive droite du Rhin; & que vous êtes maîtres de la rive gauche entière; que vous avez enfin forcé l'ennemi

à se retirer & à vous laisser tranquilles dans vos positions; & tous les bons & vrais militaires conviendront avec nous que vous avez fait, dans les circonstances, une guerre prudente & manœuvrière, c'est à-dire tout ce qu'on pourroit faire de mieux. Je vous pr sente, mes braves camarades, les adieux les plus tendres. Votre souvenir & vos témoignages de confiance & d'amitié, seront éternellement gravés dans mon cœur.

Toute la garnison françoise qui occupe notre ville, va partir, et les bourgeois feront encore obligés de monter la garde. Quelques personnes prétendent que les françois vont de nouveau s'avancer sur la Sieg.

Le directeur Pruneau vient de faire une réquisition, d'après laquelle les 24 cantons du pays d'Entre-Meuse et Rhin sont tenus de fournir 3340 travailleurs munis de pelles, pioches etc. 190 ouvriers, tels que maçons, charpentiers, et 385 chariots à 2 et 4 roues, pour les ouvrages que l'on élève près de Neuwied, Kaiserswerth et Duffeldorff.

Les françois continuent de percevoir pour leur propre compte les revenus du clergé; ils viennent encore d'astreindre les paylans propriétaires à payer une nouvelle contribution de 15 sols par tête.

D'Arensberg, le 22 Janvier.

Il est entré ici, Jeudi 19 de ce mois, un escadron d'hussards prussiens; et hier, deux compagnies de chasseurs des mêmes troupes sont arrivées à Werle, petite ville appartenant à l'Electeur de Cologne. L'on en attend un plus grand nombre encore dans nos environs, pour garnir, dit-on, la ligne de neutralité. Il se trouve aussi dans ce pays des troupes autrichiennes qui viennent y fourrager, ce que les Prussiens veulent empêcher. Cependant les derniers et les Autrichiens se sont souvent rencontrés, sans qu'il en soit résulté aucune hostilité. (*Extrait du Journal de Cologne.*)

De Neuwied, le 23 Janvier.

C'est avec la plus vive inquiétude que nous envisageons la reprise des hostilités dans nos contrées: Il y a quelques jours qu'on a déjà fait les dispositions nécessaires dans les villages voisins pour recevoir 600 chevaux d'artillerie. Cependant nous avons l'espoir assez fondé d'obtenir la neutralité de notre ville. L'on dit même qu'elle a été déjà consentie et accordée par un des partis belligérans.

De Strasbourg, le 30 Janvier.

Le commandant en chef Moreau va se rendre

à l'armée de Sambre et Meuse; son quartier-général ira à Haguenau; celui du général Desaix restera ici. Il ne paroît pas que la campagne soit ouverte de sitôt.

Suivant les lettres de l'Italie, le général Buonaparte, après avoir renforcé de 8000 hommes l'armée de siège devant Mantoue, a continué de s'avancer pour poursuivre ses succès. (*Gaz. de Strasbourg.*)

Du Haut-Rhin, le 31 Janvier.

Dans la nuit du 26 au 27, les françois ont fait une sortie de leur tête de pont de Huningue; mais ils ont été promptement repoussés. Avant-hier et hier, la canonade a été des plus vives, surtout de la part des autrichiens; ces derniers ont attaqué avec succès différens postes avancés et batteries de l'ennemi. — La cavalerie de l'armée de Condé a entièrement quitté le Brisgau pour aller prendre des quartiers-d'hiver dans le comte de Hohenbourg et les environs.

L'on mande de Stuttgart que l'on y attend sous peu M. le Baron de Maltiz, ci-devant directeur de l'académie des sciences à Petersbourg, qui a été nommé par l'Empereur de Russie, ministre près la cour de Wurtemberg.

De Manheim, le 4 Février.

La présence de S. A. R. l'Archiduc Charles au siège de la tête de pont de Huningue, a produit les suites heureuses qu'on pouvoit en attendre. Le 1er. de ce mois, ce poste important a été rendu par capitulation. Tout ce que l'on fait jusqu'à ce moment des conditions, c'est qu'elles sont pour l'essentiel les mêmes que celles de la capitulation de Kehl.

M. le général d'artillerie comte de la Tour qui (comme nous l'avons dit) doit commander l'armée impériale pendant l'absence de S. A. R. est arrivé ici avant-hier. M. le F. M. L. baron de Staader, qui commande dans cet intervalle l'armée d'Empire, est attendu d'un moment à l'autre.

Il est arrivé aujourd'hui une estafette de l'Italie avec des dépêches de M. le Baron d'Alvinzi pour S. A. R. l'Archiduc Charles.

Des lettres de Trente annoncent que le 22 du mois dernier, les Autrichiens ont repoussé, avec une perte considérable, les françois qui avoient pénétré dans les environs de Vicence et de Bassano.

*** Il se vend ici, en caisses de 50 bouteilles du vin rouge de Bordeaux excellent, ainsi que du très bon vin de Grèce blanc, première qualité & des meilleures campagnes de Bordeaux. *Stadesser Lett. I No. 149, rue des Kornmarkt.*

*** M. Alam, curé de Loupy-le Chateau, est prié d'écrire à son neveu, M. de Frommerville, poste restante, à Hambourg.